

*Dor.* Que ne fait-on pas pour être grande dame ?

*Mad. Jour.* Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

*M. Jour.* Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

*Mad. Jour.* Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

*M. Jour.* Ah ! que de bruit !

*Luc.* Ma mère. . .

*Mad. Jour.* Allez, vous êtes une coquine.

*M. Jour.* (à madame Jourdain.) Quoi ! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

*Mad. Jour.* Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

*Cov.* (à madame Jourdain.) Madame. . .

*Mad. Jour.* Que me voulez-vous conter, vous ?

*Cov.* Un mot.

*Mad. Jour.* Je n'ai que faire de votre mot.

*Cov.* (à M. Jourdain.) Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

*Mad. Jour.* Je n'y consentirai point.

*Cov.* Écoutez-moi, seulement.

*Mad. Jour.* Non.

*M. Jour.* (à madame Jourdain.) Écoutez-le.

*Mad. Jour.* Non, je ne veux pas l'écouter.

*M. Jour.* Il vous dira. . .

*Mad. Jour.* Je ne veux point qu'il me dise rien.

*M. Jour.* Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous ferait-il mal de l'entendre ?

*Cov.* Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

*Mad. Jour.* Hé bien, quoi ?

*Cov.* (bas, à madame Jourdain.) Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc ?

*Mad. Jour.* (bas, à Covielle.) Ah ! ah !

*Cov.* (bas, à madame Jourdain.) Et moi, Covielle, qui suis le truchement ?

*Mad. Jour.* (bas, à Covielle.) Ah ! comme cela, je me rends.

*Cov.* (bas, à madame Jourdain.) Ne faites pas semblant de rien.\*

\* Do not appear to know anything about it.

*Mad. Jour.* (haut.) Oui, voilà qui est fait ; je consens au mariage.

*M. Jour.* Ah ! voilà tout le monde raisonnable. (à madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du grand Turc.

*Mad. Jour.* Il me l'a expliqué comme il faut ; et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

*M. Jour.* Bon, bon. Qu'on aille querir le notaire.

*Dor.* Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera le contrat, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son altesse turque.

*M. Jour.* C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

*Mad. Jour.* Et Nicole ?

*M. Jour.* Je la donne au truchement ; et ma femme, à qui la voudra.

*Cov.* Monsieur, je vous remercie. (à part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

## ABRÉGÉ

DES

## AVENTURES DE GIL-BLAS.

LESAGE (né dans la Basse-Bretagne en 1677, mort à Boulogne-sur-mer en 1747), auteur d'un grand nombre de romans et de pièces de théâtre, est surtout célèbre par les *Aventures de Gil-Blas*. En peignant la société du 18<sup>e</sup> siècle, Lesage a peint l'homme de tous les temps. Dans Gil-Blas, c'est le génie de Molière qui semble inspirer Lesage. C'est, avec moins de profondeur et de hardiesse, la même vérité naïve, presque la même gaieté, jointes à une élégance de style, à une légèreté de touche, à une réserve d'expression, que la nature des sujets pouvait rendre difficiles.

### CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance de Gil-Blas, et de son éducation.*

BLAS de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira

dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde onze mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mère se fit femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Pérez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire ; ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée ; et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine, mais, hélas ! le pauvre Gil Pérez ! il n'en avait de sa vie su les premiers principes.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître ; il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile précepteur d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendais un peu les auteurs grecs, et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments.

Je m'acquis par-là dans la ville la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge. "Ho ça, Gil-Blas," me dit-il un jour, "le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé."

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable.

Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction. Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

## CHAPITRE II.

*Arrivée de Gil-Blas à Pennafior, et avec quel homme il soupa.*

J'ARRIVAI heureusement à Pennafior. Je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Dès que je fus dans l'hôtellerie, je demandai à souper. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avais point encore vue. Lorsque l'omelette fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi d'un homme qui portait une longue rapière, et qui pouvait avoir trente ans. Ce cavalier s'approcha de moi d'un air empressé : "Seigneur écolier," me dit-il, "je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil-Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel-esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas," continua-t-il, en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, "vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde." Puis se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou : "Excusez mes transports," ajouta-t-il, "je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause."

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : "Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pennafior." "Comment connu !" reprit-il sur le même ton : "nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages." Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. "Ah ! très volontiers," s'écria-t-il, "je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil-Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit," poursuivit-il ; "je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance."

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y allait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent ; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait point de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : "J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront ; c'est un morceau trop friand pour vous." "Qu'appellez-vous, trop friand ?" dit alors mon flatteur, d'un ton de voix élevé : "vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil-Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince."

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentis offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : "Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste." L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avait fait sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusque'à la gorge. Enfin, après avoir bien bu et bien mangé, il voulut finir la comédie. "Seigneur Gil-Blas," me dit-il, en se levant de table, "je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaissez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde." En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

## CHAPITRE III.

*Gil-Blas arrive à Valladolid, et s'engage au service du docteur Sangrado.*

DE Pennafior j'allai à Valladolid où je rencontrai le docteur Sangrado que j'avais vu chez mon oncle Gil Pérez, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment. "Eh ! te voilà, mon enfant," me dit-il, "je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeais que tu serais bien mon fait, si tu savais lire et écrire." "Monsieur," lui répondis-je, "sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sais l'un et l'autre." "Cela étant," reprit-il, "tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet."

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans

la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait ; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Il ne manquait pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère. On vivait chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac. Il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, mais en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois : " Buvez, mes enfants. Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti, elle le précipite ; est-il trop rapide, elle en arrête l'impétuosité." Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans un âge avancé.

Il avait beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvais avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit : " Eh ! vraiment, Gil-Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. Ne crains pas que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente."

Malgré ces beaux raisonnements, je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, et à la mauvaise nourriture que je prenais. Cela me fit prendre la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, ce qui me fit changer de sentiment. " Écoute," me dit-il un jour, " je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi ; je t'aime, et sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux

tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles, et moi, je prétends t'abrèger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la pharmacie, la botanique, et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sais la médecine à fond, et profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux," continua-t-il, " me soulager maintenant. Tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades."

## CHAPITRE IV.

*Gil-Blas devient un célèbre médecin.*

JE remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand même elles seraient contraires à celles d'Hippocrate.

Je mis un habit de mon maître, pour me donner l'air d'un médecin ; après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil, qui avait une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignt point l'eau. J'entra ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse.

Je visitai plusieurs malades, et je les traitai tous de la même manière, quoiqu'ils eussent des maux différents. Jusque-là les choses s'étaient passées sans bruit, et personne ne s'était encore révolté contre mes ordonnances. Mais, quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs. J'entra chez un épicier qui avait un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin, qu'on nommait le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je

jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. "Messieurs," dit l'épicier, "examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir."

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade ; et, après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvriraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. "Je suis d'avis," répondis-je, "qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment." A ces paroles, le petit médecin me dit, en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme ; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado. Je reconnais à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint Jacques et par saint André, interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me fit mépriser sa colère. Je lui répliquai avec aigreur ; il me repartit de même ; et bientôt nous en vîmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantré qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vite que je n'y étais entré.

## CHAPITRE V.

*Gil-Blas continue d'exercer la médecine.*

LE désagrément que j'avais eu chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profession, et d'ordonner, dès le lendemain, des saignées et de l'eau chaude. Il ne se passait point de jour que nous ne vissions mon maître et moi chacun huit ou dix malades ; ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisait : ils mouraient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade : dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venait d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étais qu'un jeune médecin, qui n'avait pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeais des événements funestes qu'on pouvait m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, je suis exactement votre méthode ; cependant tous mes malades vont en l'autre monde. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrais te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; et si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude et nos saignées. Je ferais volontiers cet essai, répliqua-t-il, mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson : veux-tu que j'aie à décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis.

Nous continuâmes à travailler et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles. Cependant le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, fit naître une occasion de me dégouter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès,

## CHAPITRE VI.

*Gil-Blas abandonne la médecine, et le séjour de Valladolid.*

IL y avait dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéants de la ville s'assemblaient tous les jours. On y voyait un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres, et décident les différens dans les tripots. Il était de Biscaye, et se faisait appeler don Rodrigue de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui roulaient dans la tête, et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort épaté lui tombait sur une moustache rousse. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas sans doute pour sa beauté. Ce fut apparemment par ce que je ne sais quoi qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, et forma le dessein de l'épouser ; mais dans le temps qu'elle se préparait à consommer cette affaire, elle tomba malade ; et, malheureusement pour elle, je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyais tous mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien.

Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu et flammes contre moi, il jura qu'il me passerait son épée au travers du corps, et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment ; et la connaissance que j'avais de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble et de frayeur. Je n'osais sortir du logis, de peur de rencontrer cet homme, et je m'imaginai sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvais goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit ; et, après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de rencontrer don Rodrigue.

## CHAPITRE VII.

*Gil-Blas chez l'archevêque de Grenade.*

JE pris le chemin d'Almanza, d'où, poursuivant ma route, j'allai de ville en ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Une des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade, fut le seigneur don Fernand de Leyva que j'avais connu à Valladolid. Seigneur, lui dis-je, si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur : j'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez.

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudrait avoir un jeune homme qui eût de la littérature, et une bonne main, pour mettre au net ses écrits ; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, et il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je pouvais la désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Je trouvai dans les appartements un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée, dont la plupart étaient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses écuyers, ou ses valets de chambre. Je m'adressai à un grave et gros personnage, qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement, s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il, d'un air sec : sa grandeur va sortir pour aller entendre la messe ; elle vous donnera en passant un moment d'audience. L'archevêque parut bientôt. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Pérez, c'est-à-dire, gros et court ; et il avait par-dessus le marché les jambes fort tournées en dedans. Malgré cela, je lui trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un.

L'archevêque s'avança d'abord vers moi, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitais. Je